



Amélie Roy-Bergeron, chargée des communications, SHP

LES CARRIÈRES DE L'AVENUE DE LORIMIER

EN FÉVRIER 1907, Henri et Alfred Lionais cèdent à contrecœur à la municipalité de De Lorimier le terrain nécessaire à l'ouverture de l'avenue De Lorimier, au delà de l'avenue du Mont-Royal. Ouverte dans les années 1840 sous le nom de Colborne, l'avenue prend celui de De Lorimier en 1883 et est intrinsèquement liée au développement plus bourgeois du village du même nom, malgré son prolongement plutôt tardif!

d'une municipalité de la banlieue montréalaise : des rues, l'eau courante et les égouts. Bien que les conseillers soient vivement disposés à réaliser les souhaits de James E. Wilder, un problème important s'impose : pour connecter les lots de Wilder au réseau d'aqueduc et d'égout de la municipalité, il est essentiel de passer par l'avenue De Lorimier, encore propriété des Lionais, entre les avenues Saint-Joseph et Mont-Royal.

Le village De Lorimier 1895-1909

En 1895, le territoire compris entre les rues Papineau, des Carrières, Iberville et Rachel prend le nom de « village De Lorimier ».

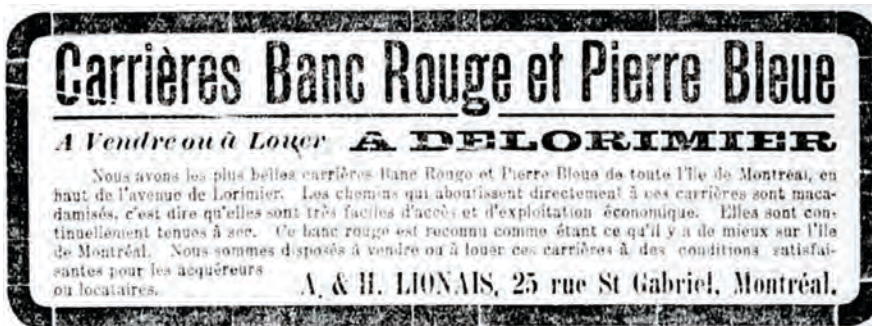
La municipalité est finalement annexée à Montréal en 1909.

les rentabilisent autrement! Ils ont ouvert une carrière au courant des années 1890 pour profiter de la popularité de la pierre montréalaise! Rapidement, des dizaines de carriers y sont employés!

EN DÉCEMBRE 1906, la compagnie de Wilder accentue ses pressions et les Lionais acquiescent en fin. Dans l'entente entre ceux-ci et la municipalité, il est stipulé que les travaux sont entièrement à la charge de la corporation municipale et que, lors des travaux sur la voie qui « est située près et à travers leurs carrières »¹, la pierre extraite pour permettre le nivellement de l'avenue devra être payée aux promoteurs. Ces hommes d'affaires savaient tirer leur épingle du jeu!

EXPLOSION AUX CARRIÈRES DE LORIMIER

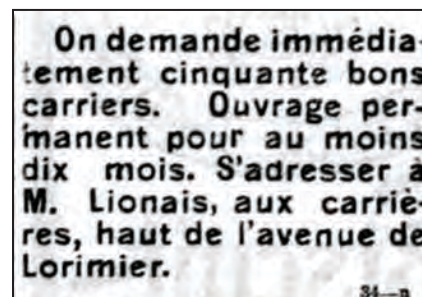
LE 21 OCTOBRE 1897, en milieu d'après-midi, une quinzaine d'ouvriers vaquent à leur ouvrage aux carrières situées au haut de la rue De Lorimier. Ils font l'extraction de la pierre qui servira justement au prolongement de l'avenue De Lorimier!



Publicité pour la vente de pierre des carrières Lionais à De Lorimier, parue dans La Presse, le 6 août 1901.

LONGTEMPS les seuls promoteurs immobiliers du secteur, les Lionais ont de la compétition à partir de 1904 avec l'arrivée d'un nouveau joueur : James E. Wilder et sa compagnie de développement Ideal Savings, Loan & Land. Il achète l'immense lot 161, connu jusqu'alors comme la Succession Hasting et dont les limites sont les rues actuelles Cartier, des Carrières, des Érables et Saint-Joseph. Rapidement, le secteur est loti et Wilder fait des demandes au Conseil municipal pour offrir à ses futurs résidents des services dignes

LES PREMIÈRES demandes sont infructueuses : les Lionais ont trop à y perdre. En effet, en attendant que leurs lots prennent de la valeur, ils



Petite annonce publiée dans La Presse, le 26 décembre 1902.

Les Lionais, propriétaires de la carrière, en ont délégué l'administration à un entrepreneur, M. Murray; c'est ce dernier qui a fait l'embauche des carriers, employant parfois des hommes inexpérimentés. Il payait les journaliers à la toise, c'est-à-dire en fonction de la quantité de pierre extraite. Ainsi, les carriers pouvaient travailler au rythme de leur choix afin d'augmenter leur productivité... quitte à avoir des comportements plutôt dangereux.

UN PETIT groupe d'hommes s'attaque à une nouvelle section de la carrière. Pour faciliter l'extraction de beaucoup de pierre à la fois, les ouvriers utilisent le dynamitage, une pratique efficace, quoique dangereuse. Après avoir creusé un trou

d'environ deux pieds de profondeur, l'un d'eux, William Simard, 27 ans, y insère de la dynamite à l'aide d'une barre de fer. Inexpérimenté, Simard active l'explosif : ses collègues et lui-même sont soufflés par une déagration très violente. Si ses deux comparses, Ernest Gauvin, 19 ans, et Joseph Tremblay, 22 ans, parviennent à s'éloigner malgré quelques blessures, Simard, lui, gît au sol.

UN APPEL est aussitôt fait à l'hôpital Notre-Dame, et une ambulance arrive sur les lieux à peine une vingtaine de minutes plus tard. À l'hôpital, ils sont examinés et les journaux rendent compte de leur état dans le détail. Gauvin et Tremblay sont blessés : l'un au cuir chevelu, l'autre à un œil; il perdra probablement la vue.

Simard, quant à lui, est bien mal en point. Amputé d'une main, il a également des blessures un peu partout sur le corps, notamment au genou et au visage. Rapidement, les autorités médicales doivent se rendre à l'évidence : il ne sortira probablement pas vivant de l'hôpital. On lui administre alors les derniers sacrements. Simard agonisera quelques jours avant de décéder officiellement le dimanche 24 octobre. Il était originaire de Rivières-au-Sable, à Chicoutimi, et devait rentrer chez ses parents pour la saison hivernale.

LE 25 OCTOBRE 1897, *La Presse* rapporte que le coroner a conclu que « c'était le défunt lui-même qui était la cause de l'accident ».



Gravure de l'incident, parue dans La Presse, le 21 octobre 1897.

Note. — 1. Archives de Montréal, Fonds Village de Lorimier (P4), Procès-verbaux, 5 février 1907, P4-A-1-D3.